



LITTÉRATURE
Autour de Madeleine Ferron
Page F 3



ESSAI
Afghanistan: le devoir d'inaction
Page F 6

LIVRES

et l'inlassable dévouement si elle n'a toujours l'unique
t'écriture, Madeleine Charlotte Rivard; pour leur
nos fronts et l'autre dont il n'ont toujours honoré
Pirandello.

ment de mon nom était le lieu le plus précieux que je
je prends occasion de ce testament pour répéter, touchant
il ait pu paraître ~~trouffé~~, ce que j'ai déjà dit
dont mes amis n'ont jamais douté, et ce qui est de
et connu de tous ceux qui vivaient à l'époque de
que je n'eus aucune part, directe ni indirecte, à
Belgique et Belgique au nom de M. Benin dans

Ordre et désordre d'Olivar Asselin

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Une gifle au ministre Alexandre Taschereau, futur premier ministre, et bien des coups de plumes ravageurs assésés à gauche et à droite lui ont fait une réputation. Olivar Asselin ne se ménage pas et, surtout, ne ménage personne. Il se brouille même avec son ami Henri Bourassa, qui dira de lui, en privé, qu'il compte énormément dans la décision qu'il prit de fonder *Le Devoir* en 1910. Au *Devoir*, avec son ami Jules Fournier, Olivar Asselin est un des premiers collaborateurs.

Mais voilà la guerre, la Grande Guerre. Le bouillant Olivar s'est endetté au nom de sa soif de liberté. Coup de théâtre: ce nationaliste s'engage dans les forces armées. Au nom de la défense de la France, il revêt l'uniforme kaki, celui de l'Empire britannique. Il va connaître les champs de bataille en Europe, mais ne subira pas, chance incroyable, la moindre égratignure au milieu de pareille boucherie. Lorsqu'il revient à la vie civile, le poids de ses engagements familiaux et de ses dettes le force à contenir son appétit de la polémique et du journalisme engagé. C'est à ce deuxième versant de la vie d'Olivar Asselin, qui va de l'après-guerre jusqu'à sa mort en 1937, que se consacre Hélène Pelletier-Baillargeon dans *Le Maître*, dernier tome, après *Le Militant* (1996) et *Le Volontaire* (2001), de sa très imposante biographie intitulée *Olivar Asselin et son temps*. *Le Maître* sera en librairie cette semaine.

Au Québec, peu d'hommes ont été l'objet d'un travail biographique d'une telle envergure. L'auteure, Hélène Pelletier-Baillargeon, déjà célébrée pour sa biographie de Marie Gérin-Lajoie (1985), fut entre autres choses directrice de la revue *Maintenant*, chroniqueuse, conseillère du D^r Camille Laurin. Généreuse d'elle-même, elle s'est engagée à fond, au fil du temps, pour sa société. Pour dire vite, elle pourrait elle-même être le sujet d'un livre.

Ratisser large

Grâce à sa plume alerte, selon une formule totalisante ancienne mais éprouvée, Hélène Pelletier-Baillargeon façonne une fresque où se conjuguent l'histoire d'Olivar Asselin et celle de son époque. Cette approche l'oblige à ratisser large, mais elle est heureusement soutenue dans ses efforts par le souffle d'une écriture élégante, capable à elle seule, par l'énergie qui s'en dégage, de maintenir intact l'intérêt du lecteur de bout en bout.

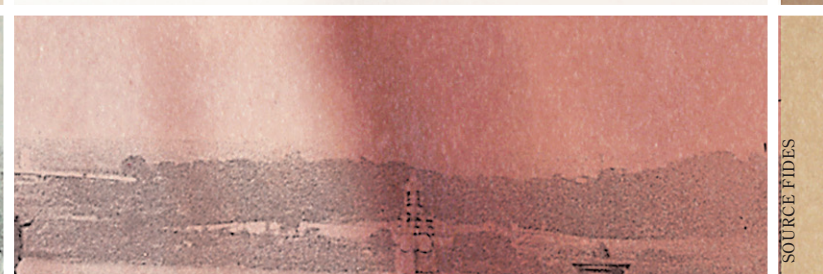
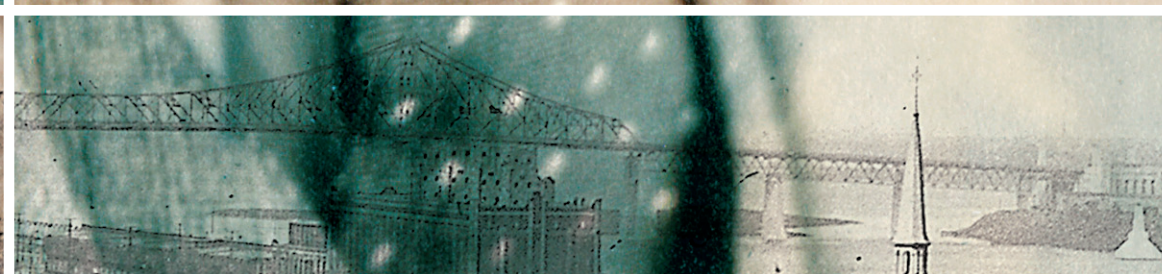
Allons à l'essentiel. Qui est l'Olivar Asselin de l'après-guerre? Ce petit homme à l'allure frêle et au naturel moqueur considère que «la démocratie, sottise en Occident, est en Orient absurdité». Il s'établit une réputation de farouche opposant du suffrage universel autant que du parlementarisme. Selon les pires clichés antiféministes, il s'oppose aussi au suffrage des femmes.

Cet Asselin est un admirateur du style et des propos de Léon Daudet et de son acolyte Charles Maurras, les deux principaux animateurs de *L'Action française*, un journal royaliste, ultranationaliste, farouchement antidémocrate et antisémite. Plusieurs des amis d'Asselin partagent d'ailleurs un même appétit pour les propos de ces hommes d'excès. C'est le cas notamment de deux de ses correspondants réguliers, les écrivains Marcel Dugas et Robert de Roquebrune, qui participent à Paris à des manifestations des Camelots du roi, véritable troupe paramilitaire de *L'Action française* qui n'hésite pas à promouvoir les idées de ses chefs à coups de cannes lestées de plomb, à coups de poing et, à l'occasion, à coups de revolver.

L'homme est complexe. Si Asselin n'apprécie pas «la musique nègre» qu'affectionnent ses enfants, ce n'est pas pour autant un raciste. À en croire Hélène Pelletier-Baillargeon, il s'indigne comme pas un devant les souffrances qu'on fait subir aux Juifs de par le monde et dénonce les excès nationalistes qui carburent aux propos du comte de Gobineau. Il va dénoncer aussi bien le nazisme que le fascisme. Asselin sera un de ceux qui s'opposent le plus vivement à la montée de mouvements d'extrême droite à Montréal, entrant même spontanément en guerre contre ces fils de bonnes familles qui éructent des propos haineux sous le nom de Jeune Canada, un mouvement de jeunesse auquel Lionel Groulx a prêté son concours.

Asselin estime l'œuvre de Groulx, tout en se permettant de la critiquer. Il en retient la démonstration que la défaite de 1760 est pour son peuple un «effroyable malheur». Plutôt que de se perdre «dans des rêves d'indépendance pancanadienne contraire à tous nos intérêts traditionnels», Asselin envisage,

VOIR PAGE F 2: ASSELIN



LIVRES

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le silence comprimé des pierres

Douze ans après *La Mémoire en fuite*, Anne Michaels signe un second roman à la beauté graveCHRISTIAN
DESMEULES

C'est une histoire où abondent les ruines, les monuments funéraires déracinés, les déserts engloutis, les désirs d'hommes un peu fous qui prétendent déplacer les paysages ou faire revivre des amours mortes.

La poète et romancière canadienne-anglaise Anne Michaels, douze ans après *La Mémoire en fuite* (Boréal, 1998), roman superbe et largement célébré, nous offre un second roman plus ou moins habité par les mêmes thèmes — la mémoire, la perte, le deuil. La prose rare de l'écrivaine émerge cette fois chez Alto dans une remarquable traduction de Dominique Fortier.

Le Tombeau d'hiver, tout aussi exigeant dans sa pureté, résonne de beauté grave et d'une

profondeur toute mélancolique. Mais aussi d'une sorte de lenteur «minérale».

Le roman relate, si on peut dire, l'histoire de la rencontre entre Avery Escher et Jeanne Shaw au début des années 1960. Il est un ingénieur anglais qui travaille à la construction de la voie maritime du Saint-Laurent. Elle, pratiquement seule au monde depuis la mort récente de son père, est étudiante en biologie et vit entre Toronto et Montréal.

Fantômes d'Abou Simbel

Ils se racontent l'un à l'autre leur passé — en réalité, elle écoute davantage tandis que c'est lui qui parle. Affecté aux travaux de relocalisation des temples égyptiens d'Abou Simbel, menacés par la construction du barrage d'Assouan, sur le Nil, Avery partira avec la jeune femme. Enceinte, Jeanne vi-

vra la fin de sa longue grossesse de façon tragique: l'enfant, une fille, sera morte avant même de naître.

Et malgré l'amour, la compréhension, le temps, leur relation survivra difficilement au drame. L'épreuve empoisonne de façon imperceptible leur relation, installant entre eux une sorte de paroi de verre. Une glaciation lente mais irrévocable. Se toucher? Parler? Mais parler n'offre rien d'autre qu'un sursis. «On a beau crier aussi fort qu'on le veut, révéler les secrets les plus intimes, l'histoire ne nous entend pas.»

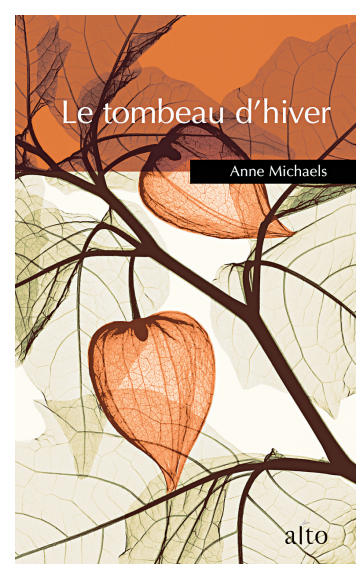
Revenue à Toronto, «libérée» par Avery qui sent ne plus pouvoir rien pour elle, pour eux, la jeune femme fera la rencontre d'un sculpteur d'origine polonaise dont elle tombera lentement amoureuse. Être déraciné, artiste capable de transformer la matière autant que l'es-

pace, Lucjan incarne à lui seul le deuil du lieu, de la terre natale. «La terre ne nous appartient pas, nous appartenons à la terre. Là réside le véritable mal du pays, et il est l'apanage des morts. Nul lieu ne le proclame plus certainement qu'une tombe. En ce siècle de réfugiés, c'est notre déplacement qui nous lie.»

Décombres d'une histoire d'amour

Jeanne reprendra vie sous les mains et à travers les mots du sculpteur, bercée et horrifiée par les récits du chaos de l'après-guerre en Pologne. «Chaque détail, chaque regret étaient accompagnés de la peur que ce qu'elle avait vécu avec Avery ne soit effacé par le toucher de Lucjan, par les histoires de Lucjan.»

Ces souvenirs graves d'une Europe en ruine deviendront en quelque sorte le miroir de



leurs expériences amoureuses réciproques. Les villes peuvent être reconstruites, les sépultures déplacées pierre par pierre, ossement par ossement, mais des décombres froids

d'une histoire d'amour, que peut-on faire? Rien. C'est au-dessus de nos forces, en somme, à l'épreuve du temps et des machines.

Il ne reste plus qu'à affronter le deuil, suggère Anne Michaels tout au long des 430 pages de cette histoire intime. Et se répéter, pour quoi pas, qu'il est «le plus pur distillat du désir». Une partie concentrée à l'extrême de ce qui a existé. *Le Tombeau d'hiver* est un roman magnifique, retenu, à lire, vibrant de poésie botanique et du silence comprimé des pierres.

Collaborateur du Devoir

LE TOMBEAU D'HIVER

Anne Michaels
Traduit de l'anglais (Canada) par
Dominique Fortier
Alto
Québec, 2010, 432 pages

ASSELIN

SUITE DE LA PAGE F 1

dans la suite logique de l'œuvre de Groulx, quelque chose qui ressemble à un État français en Amérique, espérant un jour «un Québec français sur les rives du Saint-Laurent».

Chez Groulx, Asselin critique sans se gêner, entre autres choses, cet effort de l'historien en soutane pour nier la réalité du métissage entre Canadiens français et autochtones au cours de l'histoire. Asselin remet aussi en cause chez lui cette vision sublimée et parfaitement fantaisiste de la Nouvelle-France.

Au pays des finances

Un libéral, Olivier Asselin? Hélène Pelletier-Baillargeon le soutient. L'homme montre un fort parti pris pour l'initiative privée. Il se méfie comme pas un de l'action de l'État. S'il a déjà été favorable à des nationalisations, notamment en ce qui concerne les ressources hydro-électriques, il ne l'est plus après la guerre. En matière de sécurité sociale, il s'engage lui-même corps et âme dans de bonnes œuvres religieuses, tout en repoussant toute action structurée par l'État et destinée à réduire les inégalités sociales. La peur du communisme attise le feu de certaines de ses positions capitalistes. Asselin propose même l'installation de compteurs d'eau, soi-disant pour financer certains secours aux démunis.

En matière de relations de travail, il s'oppose net au nouvel

horaire de huit heures de travail préconisé pour le bien-être des ouvriers. Comme bien d'autres intellectuels canadiens-français, il espère beaucoup de l'agriculture, alors que sa société se montre pourtant de plus en plus urbaine.

Au sortir de la guerre, pour vivre, Asselin se place sous le harnais de courtiers en valeur qui le font écrire à leur profit. Chez Versailles, Vidraire et Boulaix, un de ses employeurs du milieu de la finance, Asselin fréquente le jeune Esdras Minville, futur maître d'un nationalisme économique canadien-français dont s'inspirera, plus tard, son disciple François-Albert Angers. Comme ces chantres d'une économie susceptible de créer la bourgeoisie canadienne-française, Asselin fait l'éloge de modèles de réussite individuelle. Il estime particulièrement Julien-Edouard-Alfred Dubuc, un millionnaire des pâtes et papiers qu'il vante dans ses textes.

Du fond de son arrière-cuisine de propagandiste de la finance, Asselin continue de s'intéresser à la littérature. Il donne en vitesse quelques critiques littéraires dans *La Revue moderne*, un imprimé dont il désespère cependant de la vacuité générale.

Tant qu'il ne s'intéresse ainsi qu'aux arts, ses patrons de la finance ne le brident pas trop. En marge de ses fonctions de rédacteur économique, il réussit aussi à écrire des lettres aux journaux locaux et régionaux, le plus souvent, note Hé-



SOURCE FIDES

Olivier Asselin

lène Pelletier-Baillargeon, «pour y dénoncer des incorrections langagières».

Grand amateur de la prose de Charles Péguy et d'imprécations à la Léon Bloy et Barbey d'Aureville, Asselin dénonce à répétition le repli sur soi-même qu'encourage une certaine littérature nationale. Il réclame que l'on puisse lire de tout et, surtout, du meilleur. «Sans la présence du livre, affirme Asselin,

il n'existe aucune voie d'accès à une culture personnelle.» L'indigénisme lui apparaît l'ennemi par excellence de la vie intellectuelle d'esprit véritablement français. Il s'en prend du même souffle à l'anglicisation et peste à raison contre l'état désastreux de nos bibliothèques.

Pour que l'Amérique française vive et grandisse, il faut augmenter les échanges intellectuels avec la France, croit-il.

Pour la France, il en fait d'ailleurs beaucoup, allant jusqu'à offrir ses conseils politiques aux représentants de la République qui cherchent à s'attacher, par des faveurs et des reconnaissances symboliques, une certaine élite canadienne-française.

Méandres

Il faut admettre que cet homme offre le spectacle d'un parcours quelque peu sinueux. Asselin n'est pas toujours facile à suivre. Il propose ses services au Parti libéral à titre de publiciste électoral, puis propose sa plume aux conservateurs... Simple manifestation de son désabusement total à l'égard du jeu électoral? Après avoir défendu le capitalisme, il le condamne.

Plusieurs ne comprennent pas facilement la trajectoire de ses idées lorsqu'il accepte de prendre la direction du *Canada*, le journal du Parti libéral, lui un ancien nationaliste de la trempe de Bourassa, désormais pétri par certaines idées de Groulx. Mais Asselin est un rusé. Il entend bien s'entourer, en douce, et incliner ensuite tout le vieil édifice du *Canada* dans une direction qui lui

convienne. Mais la manœuvre ne réussit guère. À la fin de l'année 1933, Asselin apparaît tourmenté, surmené, morose, dépressif. Il doit être hospitalisé.

Il abandonne *Le Canada*, tout en ayant l'impression, affirme sa biographe, d'avoir été utilisé au profit des libéraux d'Alexandre Taschereau, l'ancien gifle. Mais lorsqu'on travaille ainsi pour le journal d'un parti, est-ce qu'on n'admet pas d'emblée d'être manipulé?

Asselin va vite se lancer dans une nouvelle entreprise de presse, un journal qui se veut, autant que possible, indépendant. Ce sera *L'Ordre*. Le premier numéro paraît au printemps de 1934. Asselin s'empressera d'y reprendre des articles de *L'Action française* ainsi que de *L'Écho de Paris*, ces feuilles qui inclinent fortement à la réaction. Malgré tout, l'homme continue de profiter d'une «légende d'homme de gauche». Condamné par l'Église, son journal doit fermer.

La Renaissance, feuille très éphémère qui fait suite à *L'Ordre*, sera le chant du cygne d'Asselin, qui dut se résoudre, faute de mieux, à accepter un petit travail de fonctionnaire besogneux, avant d'être bientôt terrassé par la maladie. À l'église Saint-Jean-Baptiste, rue Rachel, une immense foule se presse en avril 1937 pour assister à ses funérailles, tandis que les hommages se multiplient sur la tombe de ce personnage tourmenté.

Le regretté Pierre Vadeboncoeur, dans une lettre personnelle qu'il adressait à Hélène Pelletier-Baillargeon, résumait sans doute mieux que quiconque la curieuse impression que laisse la trajectoire complexe de ce diable d'homme que fut Olivier Asselin. Citons: «Ce qui me séduit le plus chez Olivier, c'est son intelligence, son ironie, son côté réfractaire, son côté amer, ou — comment dire — corrosif ou corrodé, son intransigeance, son espère de violence, toute cette partie de lui qui aurait trouvé son climat approprié en France mais qui, ici, équivalait peut-être seulement à une anomalie, une anomalie pas bonne à grand-chose dans le néant où nous étions.»

Le Devoir

LE MAÎTRE

Olivier Asselin et son temps
Hélène Pelletier-Baillargeon
Fides
Montréal, 2010, 370 pages

* En librairie à compter du 19 mars

Série de la Place des Arts

Le studio
littéraire

Un espace pour les mots

Lundi 22 mars • 19 h 30

À la Cinquième Salle de la Place des Arts



Anne-Marie Cadieux lit
Le Ciel de Bay City
de Catherine Mavrikakis

Catherine Mavrikakis impose depuis une dizaine d'années sa voix virulente et cinglante, lucide et tragique. La comédienne Anne-Marie Cadieux lira des extraits du *Ciel de Bay City*, roman «traversé par la soif de l'Amérique et la volonté désespérée d'en finir avec le passé».

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

Une coproduction

Entrée: 15 \$*
Étudiants: 10 \$*

*Taxes incluses. Frais de service en sus.

Les Captueurs
de mots



Place des Arts
Québec

Olivieri

librairie • bistro

Au cœur de la littérature

Lundi 15 mars
19 h 00

Avec le soutien du Conseil des
Arts du Canada et de la Sodac

RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Dans le cadre des
Rencontres du CRILCQ
ALAIN FARAH



Photo : F. Duchesne

LE MATAMORE,
C'EST MOI

Alain Farah
Auteur de *Quelque chose se détache du port et de Matamore n° 29* (Le Quartanier, 2004 et 2008) il est professeur à McGill et se spécialise notamment dans le champ de la littérature contemporaine.

ANIMATEUR
François Hébert

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LITTÉRATURE

Poupée gigogne

À l'origine: une histoire vraie. Celle du peintre autrichien Oskar Kokoschka, dévasté par sa rupture avec Alma Mahler, veuve du musicien Gustav Mahler. À l'arrivée: un roman. Le premier que publie Hélène Frédérick, une Québécoise dans la trentaine qui vit à Paris.

L'ingéniosité de l'auteure consiste à se mettre dans la peau d'une humble costumière de théâtre, à qui le célèbre peintre éconduit par sa maîtresse a demandé d'exécuter une poupée. Une poupée grandeur nature, à l'image de sa bien-aimée.

Nous sommes à Munich, en 1918. Dans l'atelier délabré de la costumière en question, Hermine Moos, 30 ans. Qui se met à la tâche, malgré l'extravagance de la commande et bien qu'elle doute de ses propres capacités, de son talent artistique.

At-elle le choix? Il lui faut assumer les études de sa jeune sœur. Elles sont orphelines, seules au monde. Histoire familiale tragique: le père a été tué au début de la guerre, par des soldats de son propre bataillon, par erreur; le frère s'est fait tirer dessus après s'être fait traiter par ses confrères de «sale Juif déserteur»; la mère s'est suicidée.

C'est la fin de la guerre. Faim, misère, manque de tout. C'est dans le dénuement le plus complet qu'Hermine Moos entreprend de créer le double d'Alma Mahler, sous les directives précises, de plus en plus pressantes, de son maître.

Dans son journal de travail, elle note tout. Depuis la première rencontre: «K. me faisait part de son vœu le plus cher: en la touchant, avoir la certitude de trouver dans cette poupée un être vivant et tendre, plus humain qu'humain.»

Elle note ses doutes, ses craintes, ses sentiments contradictoires. Ses pensées les plus secrètes. Tant et si bien que le journal de travail se transforme en journal intime: c'est ce qui nous est donné à lire.

Elle s'adresse à elle-même, mais aussi à sa sœur chérie, à ses quelques amis, et au peintre son maître, qu'elle se refuse à voir comme un vulgaire client, qu'elle adule par moments, qu'elle exécute tout autant.

Elle ne sait plus où elle en est, de moins en moins: «Saurais-je répondre à la volonté du peintre? Cet ouvrage fou et délicat m'aubeure davantage de jour en jour. Kokoschka, je vous le demande ici, dans ce cahier où vous ne m'entendez pas: pourquoi vouloir créer une femme qui existe déjà?»

L'argent qu'elle attend ne vient pas. Aucun dédommagement pour couvrir les frais de son travail. Elle doit se débrouiller seule pour payer les matériaux. Quitte à offrir son corps pour de l'argent ou pour un peu de nourriture, pour survivre, tout simplement.

Les lettres du peintre se font de plus en plus rares, elle se demande si elle doit continuer ou pas, elle s'obstine, s'entête, sombre dans d'inquiétantes zones d'ombre, frôle la folie.

Des jours, des nuits dans la solitude la plus complète, où elle en vient à se confondre elle-même avec sa poupée, à se doubler. Ce qui donne lieu à des pages fiévreuses sur le processus même de la création, obsessif, risqué, vertigineux.

Voilà en résumé l'essentiel du journal intime d'Hermine Moos. Une femme forte et fragile à la fois, qui rêve d'indépendance, refuse de se laisser bernier par l'amour. Un personnage intrigant. Qui dans l'histoire d'origine est demeurée dans l'ombre. Et qui constitue le pivot du roman.

Belle invention, que son journal. C'est réussi, on y croit. On aime le ton, la manière. On apprécie les parenthèses, les incises. Les petites remarques assassines au passage. Le désenchantement qui s'y trouve.

Les petites phrases comme celles-ci: «*Quel thé délicieux je prends maintenant au milieu de mon vaste matelas: le seul indéfectible amant. Le plus utile est de le savoir: ainsi se prémunir de la déception.*»

Mais, problème: ça s'étire, ça tourne en rond. Après les soixante premières pages, disons, on n'avance plus ou presque. La lenteur du récit, l'absence d'action, d'événements, finissent par lasser.

Et puis il y a, entre chaque chapitre, des inserts. De petits textes en italique dont on ne comprend pas au début la provenance, le but. On finit par deviner qu'il s'agit de descriptions des tableaux exécutés par Kokoschka: comme si les modèles qu'il peignait se mettaient à parler. De lui, de son travail, de sa façon de faire. Et d'eux-mêmes, de ce qu'ils ressentent, de ce qu'ils vivent tandis qu'il fait leur portrait.

L'idée est intéressante, il y a de belles trouvailles, des images fortes. Mais, comment dire... quelque chose de surfait, d'un peu trop appliqué, peut-être, dans ces textes.

Une distance qui frôle le maniérisme. Une froideur qui contraste avec les notations enflammées du journal. Une distance, une froideur voulues, sans doute, par l'auteure. Et qui plairont peut-être à un certain public, restreint... Qui sait?

Mais en devenant systématique, le procédé d'alternance entre journal et descriptions des tableaux perd de sa fraîcheur. On se demande en cours de route si le jeu en vaut la chandelle. On voudrait surtout retrouver l'étonnement, la fascination, l'envoûtement du début.

Ce qui fait qu'on persiste, qu'on s'accroche? Hermine Moos, dont le trouble nous atteint, nous émeut. Et son journal inventé, qui malgré les redites, malgré tout, nous fait découvrir une voix littéraire nouvelle qu'il faudra suivre.

LA POUPÉE DE KOKOSCHKA

Hélène Frédérick
Verticales
Paris, 2010, 224 pages

LETTRES QUÉBÉCOISES

Autour de Madeleine Ferron

CAROLINE MONTPETIT

Elle s'est éteinte le 27 février dernier, à 87 ans, discrètement. L'écrivaine et activiste Madeleine Ferron laisse derrière elle le souvenir d'une femme sensible et engagée. Aux éditions de la Fondation Gabriel-Lajoie, le livre *Madeleine Ferron. L'insoumise, trois perspectives* explore la vie et l'œuvre de l'écrivaine, ainsi que le milieu beauceron dans lequel elle s'est établie avec son premier mari, le juge Robert Cliche, et qui lui a inspiré une bonne partie de son œuvre.

L'ouvrage est dirigé par Gervais Lajoie, qui a aussi rédigé presque toute la première partie du livre, largement biographique. La deuxième partie, signée Raymond Labbé, propose une analyse de dix publications de Madeleine Ferron et classe celle-ci comme «une des meilleures auteures au Québec depuis la Révolution tranquille». Enfin, dans la troisième partie, André Garant décrit la Beauce d'après la Deuxième Guerre mondiale, où Madeleine Ferron s'est établie, et analyse deux essais ethnographiques: *Quand le peuple fait la loi* et *Les Beauce-rons, ces insoumis*, publiés par l'écrivaine, en collaboration avec son mari Robert Cliche.

L'histoire s'ouvre donc avec une enfant née au début du siècle dernier, dans un Québec encore loin d'arriver à sa révolution dite tranquille. La famille Ferron, on le sait, a donné au Québec son lot de personnages célèbres, notamment le médecin et écrivain Jacques Ferron, frère aîné de Madeleine, la peintre Marcelle Ferron, signataire du manifeste *Refus global*, et le médecin Paul Ferron. Dans la famille Ferron, donc, on vit un peu «en cercle fermé», isolé entre autres à cause de la maladie de la mère, qui a besoin de calme et de repos. Dans un Québec profondément religieux, ce n'est pas une famille «qui force à s'agenouiller». Tout le long de sa vie, Madeleine Ferron gardera d'ailleurs une attitude très critique envers le clergé. Une fois arrivée en Beauce, Madeleine Ferron a d'ailleurs commencé à avoir des problèmes avec le curé, notamment parce qu'elle lisait des romans pendant la messe ou parce qu'elle tondait le gazon le dimanche en chemise...

Madeleine Ferron, rue Bloomfield, à Outremont, en 1980



KÉRO

qui aurait orienté Robert Cliche, au départ libéral, vers le Nouveau Parti démocratique (NPD), pour lequel il a été candidat à deux reprises. Cela dit, ce même mari aurait catégoriquement refusé, sous peine de divorce, que Madeleine Ferron réponde à l'invitation de René Lévesque de se présenter comme candidate pour le Parti québécois dans les années 1970...

Intendante de la maison

Ainée des filles, dont la mère, Adrienne Caron, est morte prématurément de la tuberculose, Madeleine Ferron a dû en quelque sorte remplacer sa mère à l'intendance de la maison. Plus tard, c'est à ce titre qu'elle renoncera aussi à poursuivre des études universitaires, elle qui en avait pourtant terriblement envie.

C'est après la mort de son mari Robert Cliche que Madeleine Ferron prendra réellement sa place, tant en tant qu'écrivaine que comme activiste. Passionnée de patrimoine, très intéressée à la protection de celui de la Beauce, elle sera présidente de la Fondation Robert-Cliche, qui s'activera à cette sauvegarde.

C'est avec son frère Jacques que Madeleine Ferron explore

l'univers de l'écriture. C'est lui, en effet, qui la pousse à publier son premier texte dans *L'information médicale et paramédicale*, où il publie lui-même régulièrement des contes. Madeleine Ferron est aussi une ardente lectrice de Marguerite Yourcenar et d'Anne Hébert.

Grande amie d'Hélène Pelletier-Baillargeon, Madeleine Ferron a déjà déclaré avoir préféré brandir «la plume plutôt que les pancartes», bien que son adhésion au mouvement de libération de la femme se soit accentuée à la mort de Robert Cliche.

On la dit très autoritaire, pouvant défendre très longtemps ses idées. Gervais Lajoie affirme par ailleurs que son choix de préférer «l'action et la discrétion» n'est

peut-être pas étranger au fait que son œuvre, largement inspirée de ses essais ethnologiques et historiques, demeure injustement méconnue.

Le Devoir

MADELEINE FERRON

L'INSOUMISE,
TROIS PERSPECTIVES

Sous la direction de Gervais Lajoie
Fondation Gabriel-Lajoie éditeur
Beauceville, 2009, 614 pages

■ Il est possible de commander ce livre auprès de l'éditeur, la Fondation Gabriel-Lajoie, au 104, 101e Rue, à Beauceville, G5X 2M6, ou en écrivant au gervais.lajoie@sogetel.net.

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 2 au 8 mars 2010

1	RU Kim Thúy (Libre Expression)	16	JOURNAL D'UN VAMPIRE T. 3 Lisa Jane Smith (Hachette Jeunesse)
2	QUATRE JOURS DE PLUME Denis Monette (Logiques)	17	DU NOUVEAU DANS LA MJOITEUSE Collectif (ADA)
3	UN BONHEUR SI FRAGILE T. 2 Michel David (Hurtubise HMH)	18	DÉMAQUILLÉE Dominique Bertrand (de l'homme)
4	LA MAGIE DES MOTS VOL. 1, N° 1 Christine Robertson (ADA)	19	LES HÉRITIERS D'ENKIDIEV T. 1 Anne Robillard (Wellan)
5	VOUS DEVEZ LIRE CE LIVRE! Jack Canfield / Gay Hendricks (ADA)	20	DE PRÉCIEUX MIRACLES POUR LES AMIS Karen Kingsbury (ADA)
6	LA CLÉ POUR VIVRE SELON LA LOL... Jack Canfield / D. D. Watkins (ADA)	21	PANDORA T. 1 Charlaine Harris (ADA)
7	LA LUMIÈRE DE L'OMBRE Serge Girard (JCL)	22	LE SYMBOLE PERDU Dan Brown (JC Lattès)
8	PARCE QUE C'ÉTAIT TOI Marc Fisher (Québec Amérique)	23	LA FUREUR ET L'ENCHANTEMENT Georges-Hébert Germain (Libre Expression)
9	DÉRIVES Biz de Loco Locass (Leméac)	24	PERCY JACKSON T. 2 Rick Riordan (Albin Michel)
10	GO GIRL! T. 1 Rowan McAuley (Héritage)	25	LA COMMUNAUTÉ DU SUD T. 7 Charlaine Harris (Flammarion Québec)
11	LES PLUS GRANDS PEINTRES David Garoff (Hurtubise HMH)	26	LA MORTE QUI MARCHAIT T. 1 Linda Joy Singleton (ADA)
12	CUISINER AVEC ROSIE Rosie Daley (ADA)	27	LE GUIDE COMPLET DES GRILLADES... Susann Gelskopf-Hadler (ADA)
13	FAT MEXICAN Alex Caline (de l'Homme)	28	LA VIE COMME JE L'AIME T. 2 Marcia Pilote (De Mortagne)
14	ÇA POURRAIT ÊTRE PIRE! Guy Bourgeois (de l'Homme)	29	PIRATE-O-MANIE Alisha Niehaus / Alan Hecker (Hurtubise HMH)
15	TERRES D'ENFANCE Kevin Kling (Hurtubise HMH)	30	SHUTTER ISLAND Dennis Lehane (Rivages)

Jouez la carte
de la culture!



EN BREF

Trois rééditions chez 10/10

Les éditions 10/10, de la branche Librex de Quebecor, viennent de rééditer trois livres québécois en format poche. Il s'agit de *Vivre à la ville en Nouvelle-France*, d'André Lachance. Le livre, publié d'abord en 1987 aux éditions du Boréal, promet de «faire découvrir comment vivaient les citadins — bourgeois et nobles, mais aussi le petit peuple — de Québec, de Trois-Rivières et de Montréal entre 1680 et 1760». 10/10 reprend aussi le roman *Les Tisserands du pouvoir*, de Claude Fournier, paru en 1988 chez Québec Amérique et qui a inspiré une série pour la télévision du même auteur. Le roman raconte l'histoire de Canadiens français exilés aux États-Unis. Enfin, il y a *Raconte-moi Massiabelle*, de Jacques Savoie, qui avait remporté le prix de l'Association francophone in-



ternationale en 1979, alors qu'il était publié aux éditions d'Acadie. Le livre raconte l'histoire de Massiabelle, un village acadien exproprié pour permettre l'exploitation d'une mine. Un seul habitant, Pacifique Haché, refuse de quitter les lieux. — *Le Devoir*

Les aventures de Fanette
se poursuivent dans
un troisième tome exaltant



En librairie dès maintenant

Libre Expression | Logiques | Publistar | Stanké | Trécarré
GROUPE LIBREX
Une compagnie de Quebecor Media
groupe.librex.com

LITTÉRATURE

Tombe les filles et fais des phrases



LOUIS HAMELIN

En même temps que la Toile mettait la porno à la portée du premier venu, elle donnait à la Surveillance sociale son arme absolue et transformait la vie privée en peau de chagrin. Le premier ministre du Canada qui avait dit que l'État n'avait pas d'affaire dans les chambres à coucher n'avait pas prévu le règne fantasmé de la Webcam et son intimité totalitaire. À l'intérieur de la red bulle (excusez-la), toutes les pulsions et leur contraire peuvent se donner libre cours, alors que sur la place publique, comme on continue d'appeler ce qui de plus en plus fait figure de simple extension enclavée dans la zone.com, c'est autre chose. On s'y aventure à ses risques et périls sous les miradors d'un nouveau puritanisme dont l'ennemi n'est plus le vice, mais le secret en lui-même.

On aurait tort de voir dans cette annexion de la morale individuelle par la rectitude politique un problème strictement américain, ou qui ne regarde que les mégastars, et donc très peu la littérature. Début février, à peu près au moment où les courriels coquins de Tiger Woods lui rebondissaient dans la pomme, une Anne Applebaum pouvait écrire, dans la *New York Review* (bonne vieille NYROB), qu'Arthur Koestler, selon les critères actuels, ne serait pas seulement un alcoolique, mais aussi un «prédateur

sexuel». Cela seul ne suffisait pas à disqualifier une œuvre, elle va plus loin (ma traduction): «*Tout le contexte politique dans lequel Koestler, Sartre et Camus fonctionnaient — et dans lequel les ouvrages les plus importants de Koestler ont été écrits — a maintenant disparu.*» Et donc, pourquoi lire aujourd'hui un roman comme *Le Zéro et l'Infini*, inspiré d'une mécanique totalitaire qui n'existe plus? Et au fait, pourquoi encore lire *Guerre et paix*? La réalité a tellement changé depuis les guerres napoléoniennes! Peut-être qu'Internet ne bouleverse pas que notre conception de l'espace, mais qu'il altère aussi notre rapport au temps. Il a inventé l'autocontexte.

Mais revenons à la question morale, où c'est toujours le même problème: jusqu'où pousser cette sorte de réexamen? Parce que Koestler en prédateur sexuel, je veux bien, mais alors où mettre Camus, le beau et chaud Méditerranéen? Et Kennedy atteint de priapisme aigu, lui aussi bon pour la clinique de désaddiction sexuelle, admettons. Mais alors René Lévesque? Si la chasse au chaud lapin est ouverte, j'en connais pas mal qui vont courir aux abris. Et c'est sans compter tout le patrimoine littéraire que nous devons au don juanisme. Sans lui, pas d'insoutenable légèreté de l'être ni de *Belle du seigneur*. Pas une très grosse perte, si on s'en tient aux mamelles de la Nouvelle Morale (rectitude politique et relativisme culturel). Hors contexte!

Nouvel arsenal

Ce n'est pas la Journée des femmes qui m'a inspiré ces réflexions, même si une chroniqueuse comme Marie-Claude Lortie, dans *La Presse*, dissimulait mal sa satisfaction après le battage de coupes publicitaires de Woods, pensez un peu: le plus formidable système d'espionnage de l'histoire fait désormais

partie de l'arsenal de la femme au foyer, avec le fer numéro 3. C'est plutôt le roman de Daniel Castillo Durante qui a alimenté ces quelques considérations, un roman dont l'exil n'est pas le vrai thème. Il sert seulement de couverture à son fil conducteur: la course de Casanova. Frédéric, qui, avec la dénommée Catherine, en assure la narration, possède un côté désuet tout à fait charmant. Il a compris le rôle de la parole dans la séduction. Il n'est pas seulement snoreau, mais aussi un peu Cyrano, capable de balancer à une fille qui regarde l'eau passer sous un pont de la Seine qui en a vu d'autres: «*Au cas où vous décideriez de sauter dans le vide, je vous tiendrais compagnie sans l'ombre d'une hésitation. Je crois que la beauté est la seule chose dans la vie qui peut justifier la chute d'un homme.*» Il a surtout compris que la dernière chose dont un coureur doit avoir peur, c'est la peur elle-même, et l'avant-dernière, le ridicule.

Il est un peu Argentin et un peu Québécois, et séjourne à Paris. Et c'est peut-être la partie la moins forte du livre, puisque Frédéric n'est quand même pas le premier godelureau à courir la galipote dans la Ville lumière. Comme si les traces laissées par tous ces beaux parleurs de la page et de l'écran, ces Swann et ces Doinel, le renvoyaient, sur ce pavé parisien, à sa petitesse. Il ne s'y montre pas très convaincant, et pour un joli cœur qui doit courir deux lieues à la fois (une femme, et le lecteur), c'est grave.

Mais le roman décolle vraiment quand Frédéric, attiré à Buenos Aires par un douteux cousin qui y tire son épingle, sinon même son poignard, du jeu, débarque dans sa moitié de patrie avec Catherine, avec qui le bref épisode parisien lui a permis de coucher et de rompre et de se rabibo-

cher deux fois plutôt qu'une. «*Comment expliquer à Catherine que la trahison peut aussi être une forme d'amour?*» Oui, comment, en effet? Frédéric est de ces hommes qui semblent avoir besoin de se placer en situation de demander pardon. Et Catherine, en victime, est parfois un peu désespérée, mais les chapitres qui lui donnent la parole viennent aussi nous rappeler à point nommé que de nombreuses femmes semblent avoir, elles, besoin de se placer en situation de pardonner. Quitte à se poser l'ultime question: «*Faudrait-il que je trahisse mon amour, moi aussi, et que j'apprenne à vivre avec les loups.*»

C'est ce qu'elle fera peut-être en retrouvant le Nord et des loups qui ne sont pas ceux du parc de La Vérendrye. Car les faux-fuyants du vrai fuyard, les «*mon corps exige que je te perde pour mieux te retrouver*» et autres auto-explications dans lesquelles excelle le Frédéric de cette éducation sentimentale sur fond de crise argentine, ne peuvent pas éternellement fonctionner. L'humour pétillant, la vivacité un peu étourdissante qui traversent le livre empêchent Frédéric de devenir franchement insupportable. Mais le romancier a été trop clément avec lui. Vers la fin, au lieu d'une claque, il reçoit une magnifique Argentine qui lui livre du champagne et du foie gras en limousine. Comme dirait le cousin Victor: «*Même quand tu souffres, enfoiré, tu l'arranges pour faire des phrases.*» Et de bien belles, parfois.

CE FEU SI LENT DE L'EXIL

Daniel Castillo Durante

XYZ éditeur

Montréal, 2009, 244 pages

L'écrivain qui venait de la guerre froide

Le Festival international des films sur l'art présente un film sur John Le Carré

CAROLINE MONTPETIT

Il a travaillé pour les services secrets britanniques, a été en poste à Bonn durant la guerre froide. Mais l'écrivain britannique John Le Carré estime pourtant que c'est dans sa tendre enfance que l'espion est venu à lui. C'est ce qu'on apprend dans le passionnant film *King of Spies: John Le Carré*, d'André Schäfer et Werner Köhne, qui sera présenté au Festival international des films sur l'art (FIFA) les 20, 24 et 28 mars prochains.

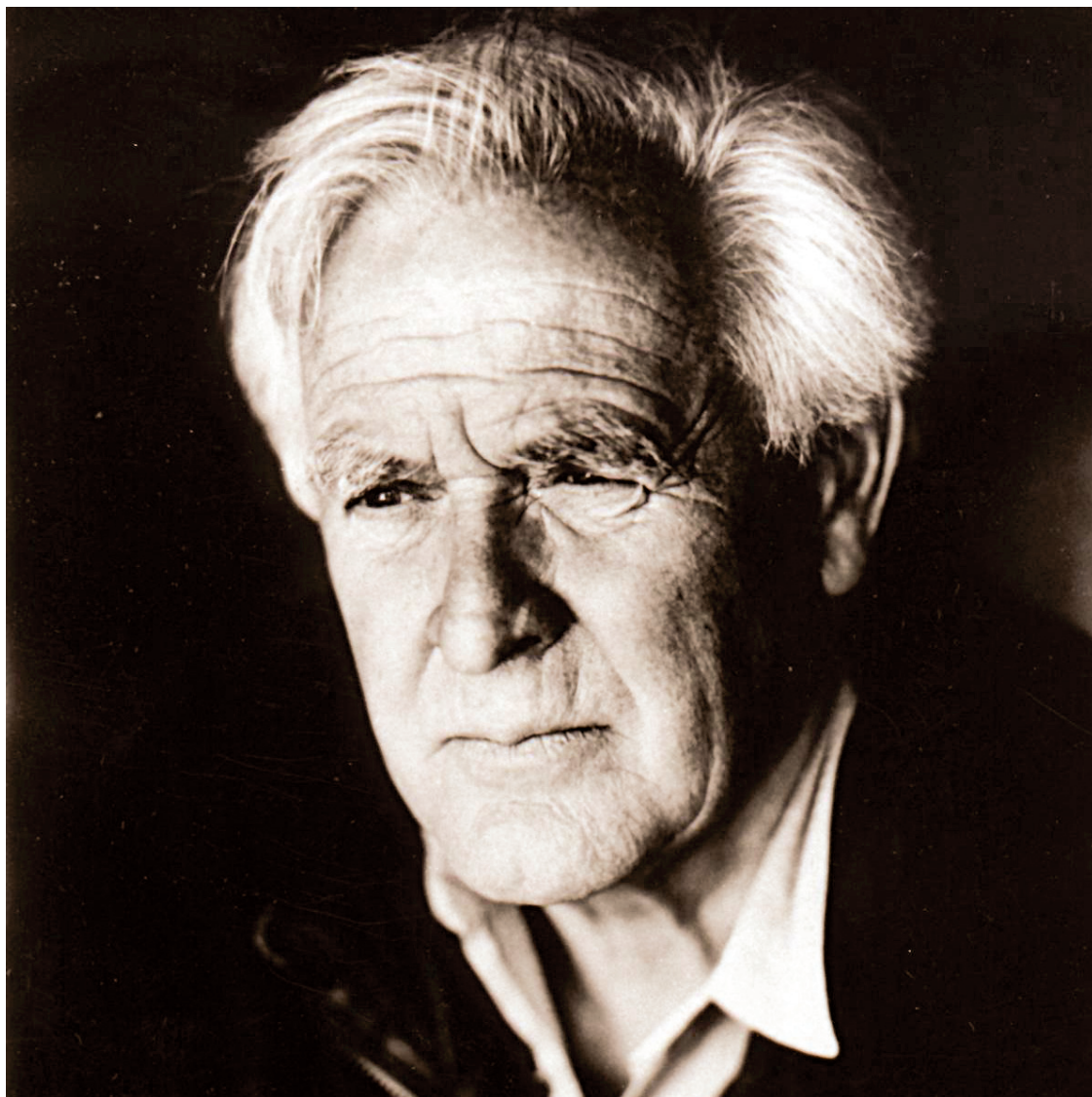
L'écrivain y raconte en effet que sa mère a brusquement disparu de sa vie alors qu'il avait cinq ans, sans qu'il sache jamais ce qu'il était advenu d'elle. Certains disaient qu'elle était malade, d'autres, qu'elle allait revenir bientôt, d'autres encore, qu'elle était morte.

«*L'histoire d'espionnage est née en moi dans ma petite enfance*», dit-il. Plus tard, John Le Carré part étudier à l'Université de Berne, où il sera, selon certains, recruté par les services secrets britanniques pour dénoncer les étudiants qui adhèrent de trop près au communisme...

Son expérience de l'espionnage et du contre-espionnage est donc concrète, et c'est ce qui fait sans doute que ses romans ont transcendé les clichés jusque-là établis par les James Bond et autres espions à la mode.

Son personnage de Leamas, dans *The Spy Who Came in From the Cold*, lui a été inspiré par exemple d'un homme d'une quarantaine d'années qui s'était accoudé au bar, à Bonn, en Allemagne, avec l'air d'avoir traversé toutes les guerres de la terre.

«*J'ai intégré tout de suite ce personnage dans mon roman. Et c'est le personnage de Leamas qui a ensuite été incarné à l'écran par Richard Burton dans The Spy Who Came in*



JUDY GRAY

L'écrivain britannique John Le Carré, dont la vie est racontée dans *King of Spies*, qui sera présenté au Festival international des films sur l'art.

From the Cold. *Ce personnage tranchait avec la tradition, entre autres parce que c'était un perdant*», raconte-t-il.

Sur la guerre froide

John Le Carré «*a écrit les meilleurs romans sur la guerre froide*», commente pour sa part un ancien agent du KGB interviewé dans le film. Et c'est sans doute parce qu'il présente les côtés plus obscurs de l'espion-

nage britannique qu'il n'est pas très aimé des anciens agents secrets britanniques, ajoute-t-il.

Pour expliquer son sens du suspense, John Le Carré raconte qu'on avait un jour demandé à Alfred Hitchcock combien de temps il pouvait faire durer un baiser à l'écran. «*Il a répondu: "Vingt à vingt-cinq minutes"*», dit John Le Carré. *On lui a dit: "Vingt à vingt-cinq minutes, c'est très long." Et*

Hitchcock a répondu: "Mais d'abord, je place une bombe sous le lit."»

Quant à lui, l'écrivain dit mettre environ trois mois à écrire le premier chapitre d'un livre, et peut-être un mois entier à seulement écrire la première page. Une fois l'histoire bien entamée, il peut écrire une centaine de pages en dix jours.

Le Devoir

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Godbout lecteur

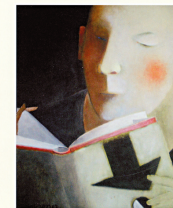
LOUIS CORNELIER

Intellectuel polyvalent, touche-à-tout, diront certains, Jacques Godbout résume sa vision du monde dans le titre de son plus récent ouvrage, *Lire, c'est la vie*. Sélectionnées à même une production qui s'échelonne sur plus de trente ans, les critiques qui composent ce recueil ont d'abord été publiées dans le magazine *L'Actualité*. Elles témoignent, dans leur ensemble, d'un amour des livres, considérés comme les seuls vrais dispensateurs de savoir.

Dans une écriture fluide et vivante, Godbout partage ses impressions de lecture avec le grand public cultivé de *L'Actualité*. Il suit de près les essayistes-vedettes français (Revel, Ferry, Bruckner, Finkielkraut, Sorman, BHL, Guillebaud), aime un peu trop les élucubrations de Jacques Attali, ne néglige pas les auteurs importants de langue anglaise (Fukuyama, Jared Diamond, Roth) et réserve quelques pages aux livres d'ici, dont ceux de ses amis du réseau Boréal (Ricard, Larose), sans oublier VLB et son *Joyce*. La lecture de son recueil, en ce sens, est, pour reprendre une formule qu'il applique lui-même à un autre ouvrage, «*une magnifique occasion de fréquenter des savants qui consacrent leur vie à penser notre monde*».

La forme brève pratiquée par Godbout dans ces pages le condamne à une certaine superficialité, mais elle ne lui interdit ni le plaisir ni l'intelligence. Attaché à rendre l'esprit des livres plus que leur lettre — il cite d'ailleurs peu les auteurs directement —, Godbout cultive l'art de la formule qui fait mouche. D'André Belleau, par exemple, il écrira qu'il «*est un intellectuel discret qui a des passions violentes*». De Françoise Dolto, il retiendra qu'elle «*a privilégié l'esprit contre la pharmacie*».

Jacques Godbout



LIRE, C'EST LA VIE

Boréal

COLLECTION PAPIERS COLLES

On souhaiterait, souvent, que le critique se prononce plus clairement sur le fond des débats qu'il aborde. Il préfère, semble-t-il, le surf à la plongée sous-marine. «*Faut-il, quand on est un intellectuel, être du côté de la foi, de la passion, quitte à devenir martyr ou tortionnaire, ou bien faut-il cultiver le scepticisme, le raisonnable, quitte à vivre dans le prosaïque?*», demande-t-il en reprenant le dilemme Sartre ou Aron. Godbout penche plutôt du côté du second. Son sain scepticisme de centre gauche semble toutefois l'abandonner quand il se pâme devant «*l'éloge de la richesse*» selon Alain Dubuc ou quand il lance «*que les ennemis des croyants sont d'abord le microscope et le télescope*». Des fondamentalistes, certes, mais des croyants?

Agréable divertissement pour amateur d'idées, *Lire, c'est la vie* nous met souvent sur des pistes intéressantes, dont il reste à trouver le bon aiguillage.

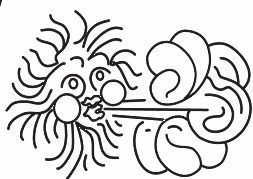
Collaborateur du Devoir

LIRE, C'EST LA VIE

Jacques Godbout

Boréal

Montréal, 2010, 344 pages

Les Éditions du Noroît
Nouveautés

www.lenoroit.com



Ce qu'elle voit

Élise Turcotte

Six heures vingt

Judy Quinn

DIFFUSION

D'IMEDIA

Conseil québécois

de la culture

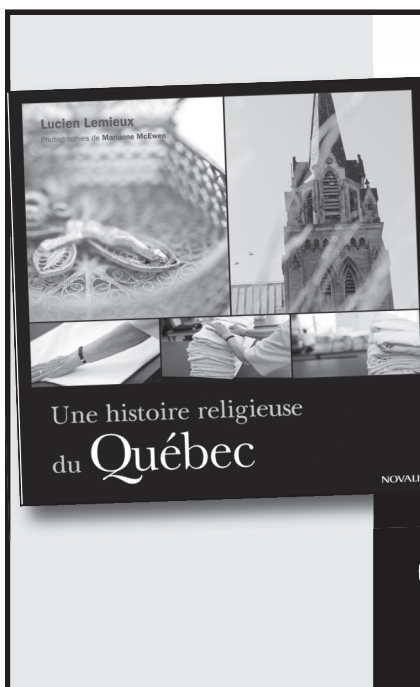
Conseil canadien

des arts et

des lettres

du Québec

ÉDITIONS DU NOROÎT

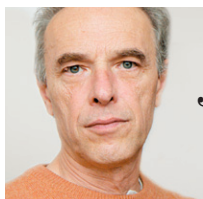
Aventure religieuse
et construction de l'identité
du peuple québécoisAvec Lucien Lemieux
Auteur et docteur en histoire

Mardi 16 mars 19 h 30

Une histoire religieuse
du QuébecBeaucoup plus qu'une librairie!
Salle de conférences et café-resto
2661 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585
Contribution suggérée de 5 \$SODEC
Québec

LIVRES

Bonne nouvelle



JEAN LAROSE

Elias Canetti demandait à l'écrivain d'être le chien de son temps, d'y fourrer partout son museau, d'en avoir la passion. Et de se dresser tout entier contre l'idée globale et passionnée qu'il est le seul à s'en faire. Mais sur quoi l'écrivain appuiera-t-il une prétention si folle? Écoutez ce qu'en dit Peter Sloterdijk, parlant de Nietzsche — cet écrivain devenu fou de son temps.

Tout langage dit l'orgueil de celui qui parle d'avoir pris le dessus. Tout discours dit qu'il n'aurait rien pu arriver de meilleur à celui qui le tient que d'être justement lui-même et, depuis cette position, dans cette langue, de témoigner de l'avantage qu'il y a à être dans sa propre peau. On sait depuis McLuhan que le média est le message. Mais c'est aussi un éloge du messager. Le cinéma, la radio, la télévision disent avant tout que ceux qui les font sont les gagnants. Autant que de rendre service, Internet fait l'éloge d'Internet.

Cependant, la littérature est le fruit d'un dialogue qui n'est pas de la communication. Écrire, c'est dialoguer avec de grands absents. Qui te parle? Qui t'accompagne? Quel est ton génie tutélaire? L'écrivain peut avoir du génie si l'accompagne une parole forte, qui l'a trouvé, qui ne le quitte plus et lui permet de s'impressionner et d'impressionner les autres. Il se prend pour un autre parce que ça parle à travers lui et que ça dit que c'est une grande nouvelle, la nouvelle bonne nouvelle. Il se dresse au sommet d'une hiérarchie entre celui qui écrit, qui laisse parler le génie, et le lecteur, qui reçoit cet écrit avec gratitude parce qu'il sait que c'est quelque chose d'entièrement différent du bavardage que le même personnage aurait produit sans l'assistance de ce compagnon invisible.

Recevoir cette parole, c'est accepter «une offense thérapeutique». S'il est en état d'être provoqué, le lecteur peut entrer dans le dialogue des solitaires accompagnés, devenir à son tour le commencement d'une nouvelle chaîne de provocation.

L'idéologie communicationnelle réproouve la génialité tutélaire (comme le prophétisme). Mais il ne s'agit plus de lui opposer l'humanisme, patrio-

aujourd'hui d'une aimable dépression. L'écrivain n'a pas non plus à se soucier de la correction politique où s'embourbent tant de discours rebelles. Il ignore cyniquement (évangéliquement, dit encore Sloterdijk) la foule innombrable des complices en désinhibition qui luttent pour apparaître sur des écrans et donner des preuves de leur bonté. L'écrivain jubile contre les bons qui réclament leur récompense. L'écrivain n'est pas bon, il est généreux. Là où les bons cherchent à se rendre possibles, il se rend impossible. «Je n'ai jamais fait en public un seul pas qui ne fut compromettant», disait Nietzsche. Les bons — les sincères, ceux qui ne cachent rien, les aseptisés, les transparents au sexe glabre, les désinhibés intègres — réclament leur récompense sur la terre. Il leur semble que la bonté de leur cœur donne droit à un bonheur qui se fait trop attendre. Aussi diffament-ils sans cesse les religions, le dialogue avec les génies, la morale, les dominants (ils en voient partout), comme autant de complots contre leur bonheur.

L'écrivain ne cherche pas le bonheur, il écrit pour annoncer la nouvelle qu'il est tout en haut, et n'y eût-il personne en apparence pour en-

tendre sa bonne nouvelle, en lui une foule innombrable se réjouit. Le bon s'annule par bonté: obligé d'être à la fois autre et meilleur que les autres (comme le blue-jeans), précisément en cela il est comme tous les autres. L'altérité de l'autre, qu'il invoque sans cesse pour ne pas se distinguer des autres, lui interdit ce que Sloterdijk appelle «la pénétration pénétrée». En revanche, le généreux ne goûte pas l'entretien symétrique, la négociation sur le vécu, la valeur médiane, mais «l'imprégnation d'entraîlles à entraîlles».

«Du point de vue intellectuel, Nietzsche est radicalement bisexuel: une étoile qui brûle d'être percée. Je suis pénétré donc je suis, je rayonne en toi, donc tu es.» L'éloge de Soi de l'écrivain ouvre donc paradoxalement le chemin vers l'autre comme jamais encore il n'a été célébré. Chaque nouvel écrivain est bonne nouvelle d'un autre monde. On pourrait, dit Sloterdijk, qualifier Nietzsche de découvreur de l'hétéro-narcissisme. N'est-ce pas dément, un chapitre d'Ecce homo s'intitule «Pourquoi j'écris de si bons livres». Mais ce que Nietzsche approuva si hautement en lui-même, c'est sa propre étrangeté, qui lui donnait, à son grand étonnement, la forme d'un être hybride (d'ailleurs invivable) sans précédent dans l'humanité. À suivre.

Collaborateur du Devoir

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Bain de légendes pour baiser de pieuvre

GUYLAINE MASSOUTRE

Il existe une légende haïtienne relatant les amours malheureuses, contrariées par la jalousie envahissante, entre une fillette et un poisson de mer aux gros yeux. Marie-Célie Agnant la raconte aux enfants dans *La Légende du poisson amoureux* (Montréal, Mémoire d'encrier). Et voici qu'à son tour Patrick Grainville tombe sous l'emprise d'une histoire semblable, plus corsée. Le motif légendaire favorise l'exotisme d'un roman fantastique et libidineux, *Le Baiser de la pieuvre*.

Inspiré par *Le Rêve de la femme du pêcheur* d'Hokusai, estampe érotique qui illustre les amours monstrueuses d'une jeune beauté et d'une pieuvre, Grainville, fidèle à sa trentaine d'ouvrages, trouve matière à se délecter. Sur une variation du thème, il enchaîne des épisodes romanesques sulfureux et provocants tels qu'il les affectonne.

L'illustration japonaise se trouve au début du livre. À même le délicat trait d'art, on s'attache à la légende: de Jules Verne à Lovecraft, des bédés aux mangas, de Victor Hugo aux méduses de cinéma, des légendes italiennes aux scandinaves, la phobie du monstre marin nourrit une imagination aussi pétrifiée que révoltée.

Le Baiser de la pieuvre est donc japonais, mais surtout une matière verbale enflammée, collante, saturée de sexe, engluant une beauté sulfureuse, attirée par d'étranges voluptés, dans les tentacules visqueux d'un mastodonte marin. Bien nommées, ces scènes évoquent *La Femme insecte* d'Imamura ou *L'Empire des sens* d'Oshima, classiques occidentaux du cinéma japonais.

Jolie fille et éphèbe à gogo

Grainville, s'il a gardé une âme d'adolescent voyeur, car tel est le narrateur, qui scrute avec concupiscence une intimité pour le moins dérangeante, en profite pour alimenter l'histoire d'un peintre qui pourrait être celui de l'estampe classique. Errant dans la forêt, ce sage artiste et moine participe au vertige de l'invisible, dévoilant un sacré splendide, prodigieux et stupéfiant. S'y ajoutent plusieurs personnages secondaires, tout aussi carnivores et mortellement sexuels.

La légende possède la noirceur des mythes: l'aventure horrifiante, surnaturelle, se déroule dans un paysage enchanteur de rizières et de petits pêcheurs. Grainville s'attarde à la manière de vivre, au paysage paisible et aux gestes mesurés, avant de libérer le sexe. Quant à l'artiste au pinceau trempé d'encre, pieuvre métaphorique et protagoniste du bal, il convoite la scène épique plus que tous, le point focal constitué par la bête: «La pieuvre émergea, rousse et violâtre, bosselée, érigéant son bulbe, délaçant ses bras interminables dont Haruo voyait nettement les ventouses, les palpes protubérants et nacrés, dans les torsions des tentacules.»



BERTRAND GUAY APF

L'écrivain Patrick Grainville

Grainville en rajoute. Ses images se superposent, descriptions saturées d'effets spéciaux. Comme dans les papiers pliés, à chaque pli une initiation se dévoile, vision exacerbée par le manège glauque des amours bestiales, entraînant le vocabulaire riche et violent de l'effroi. Le fantôme décadent éclate, suit une débauche de plongées narratives: «La phosphorescence rouge de la lave traversait la pluie. Les braises sanguinolentes.» Des images guerrières inondent les pages lorsque l'hydre, saurien foudroyé, se dresse molle, «géante molle, fleurie de pétales vénéneux», devant chasseurs ou amante médusés.

De l'ivresse

Complètement farfelue, l'histoire vaut pour la parenthèse imaginative et verbale, ses perceptions volcaniques et exagérées. Sur le plan du désir et de la convoitise, Grainville a bâti une œuvre gourmande en fait de soupirs et de croupes casanoviennes, et ici, une version opposée au mythe de Persée délivrant la noire Andromède du monstre marin. Paroxystique et convulsive, son écriture surréaliste mêle le charivari, le cocasse et le ridicule, produisant une somme d'effets comiques, souvent dénotants, dans des jeux embrassant la frustration.

Dans «Le Livre de poche», paraissait récemment *Sur l'amour et la mort*, de Patrick Süskind, traduit de l'allemand en 2006 par l'excellent Bernard Lortholary. Riche d'une belle lecture d'Orphée, ce

petit essai de 86 pages analyse quatre situations de bêtise amoureuse, aussi touchantes que matière à idolâtrie. Prouesse et poison, puisqu'il les précipite dans la mort. Eros donne des ailes aux chevaliers de l'érotisme, qui atteignent des sommets de fanatisme jubilatoire. C'est ainsi que bête,

crue ou sauvage, la subversion demeure dans l'imaginaire.

Collaboratrice du Devoir

LE BAISER DE LA PIEUVRE

Patrick Grainville
Seuil
Paris, 2010, 249 pages

Un roman psychologique passionnant, mené de main de maître par Jacques Savoie

Jacques Savoie

cinquante secondes

Jacques SAVOIE

En librairie dès maintenant

photo © groupe librex

GRUPE LIBREX
Une compagnie de Québec Média
groupe.librex.com

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Géocritique de la nouvelle au Québec

CHRISTIAN DESMEULES

Professeure de création littéraire à l'Université de Sherbrooke, Christiane Lahaie est sans doute l'une des premières à mettre en pratique ici cette méthode d'analyse littéraire relativement jeune, qui consiste à faire «non pas l'examen des représentations de l'espace en littérature, mais plutôt celui des interactions entre espaces humains et littéraires».

Ces mondes brefs. Pour une géocritique de la nouvelle québécoise contemporaine, préface par le chercheur français Bertrand Westphal, pionnier et théoricien de cette poétique nouveau genre, s'emploie à expliquer comment la fiction courte parvient à articuler l'expérience particulière d'un lieu. Le programme est ambitieux: «Témoins de l'éclatement des sociétés postmodernes, les nouvelles délégueraient à leurs personnages une occupation aléatoire et mystérieuse du territoire québécois, fragment du vaste espace nord-américain.»

La démonstration, savante et stimulante, s'appuie sur un échantillonnage où dominent les titres du catalogue de *L'Instant même*, une maison qui, sans en



avoir fait sa spécialité, a certainement beaucoup contribué à l'essor du genre depuis une vingtaine d'années. Les nouvelles d'Aude, d'Hugues Corriveau, de Jean Pierre Girard, de Sylvie Massicotte et de Louise Côté y sont notamment convoquées.

Collaborateur du Devoir

CES MONDES BREFS

POUR UNE GÉOCRITIQUE DE LA NOUVELLE QUÉBÉCOISE CONTEMPORAINE
Christiane Lahaie
L'Instant même
Québec, 2009, 462 pages

pinocchio

Illustrations de Quentin Gréban

Exposition présentée à la Librairie Monet du 6 mars au 4 avril 2010

librairiemonet.com

Cocktail en présence de l'artiste QUENTIN GRÉBAN le 25 mars à 17h.

reservations@librairiemonet.com

De plus, jusqu'au 5 avril 2010, à l'achat d'un livre des éditions Mijade, obtenez un livre de la collection Petit Mijade et un livre à colorier!

Librairie Monet Mijade

Galeriies Normandie, 2752 de Salaberry, Mtl, 514.337.4083

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Afghanistan: le devoir d'inaction



LOUIS CORNELIER

Si Francis Dupuis-Déri (FDD) n'était pas là pour nous enquiquiner avec des interventions publiques récurrentes au sujet de la présence canadienne en Afghanistan, qui saurait vraiment que nous vivons dans un pays en guerre?

Avec constance et clarté, en effet, le politologue de l'UQAM assume sa fonction d'intellectuel et vient troubler notre bonne conscience. Avec nos impôts, insistait-il déjà dans *L'Éthique du vampire* (Lux, 2007), le Canada, et, par la force des choses, le Québec, mène, au bout du monde, une guerre violente et assassine, comme toutes les guerres, qui ne sert ni la population afghane ni la population canadienne.

Recueil de textes antimilitaristes d'abord parus, pour la plupart, dans *Le Devoir* et dans *Le Couac*, *L'Armée canadienne n'est pas l'Armée du Salut* porte le même message: «*Cette guerre tourne en rond, littéralement.*» En 2009, une année particulièrement violente sur le front afghan, plusieurs personnalités politiques et militaires en sont arrivées à la même conclusion, à savoir qu'il sera impossible de gagner cette guerre. Des soldats auraient d'ailleurs confié à FDD, par courriel, que «*l'armée canadienne ne contrôle pour ainsi dire rien, en termes de territoire et de population.*» Aussi, l'affirmation selon laquelle il importe de poursuivre la mission pour mater les talibans et protéger les femmes ne tiendrait pas. «*Les insurgés, avance le politologue, contrôlent déjà la majeure partie du territoire, et les femmes sont opprimées partout, même à Kaboul.*»

Devant un tel état de fait, n'avons-nous pas moralement un devoir d'action? Attention, réplique FDD. Si les États, et les théoriciens qui les conseillent, croient savoir comment et pourquoi commencer les guerres, ils semblent ignorer comment les terminer. «*Et lorsque cette guerre n'a pas d'objectif aussi précis que la conquête d'un territoire, précise FDD, mais cherche plutôt l'éradication d'un "ennemi", le terrorisme, qui se trouve partout et nulle part, qui n'est personne et tout le monde, le conflit risque d'être sans fin.*» Quand, de plus, l'action guerrière et étrangère a pour effet «*de dégrader une situation d'une complexité que*

l'on maîtrise si peu», c'est plutôt un «*devoir d'inaction (ou de retenue)*» qui devrait s'imposer.

Or, actuellement, en Afghanistan, l'armée canadienne protégerait essentiellement «*un régime autoritaire, corrompu et misogyne.*» Elle élimine bien «*quelques fanatiques religieux*», mais son action aurait moins pour effet d'enrayer le terrorisme islamique que de lui insuffler «*un nouveau dynamisme.*» Somme toute, nos soldats, là-bas, «*assassinent surtout des pauvres qui se battent pour la solde, ou volontairement parce qu'ils ne veulent plus que des soldats étrangers imposent la loi et l'ordre dans leur région, dans leur village.*»

Les antimilitaristes font-ils preuve de naïveté en se contentant d'en appeler à un retrait des troupes sans proposer de solution de rechange? Pour FDD, les militaristes sont les vrais naïfs, eux «*qui croient qu'une guerre civile longue de 30 ans peut se régler en lançant sur le champ de bataille de nouveaux soldats venus d'Occident.*» Presque neuf ans après le début de cette guerre menée notamment au nom de la libération des femmes (un argument soviétique, dans les années 1980), très peu de filles ont accès à l'école, le taux de mortalité en couches demeure un des plus élevés du monde et les mariages forcés sont encore la norme. Pourquoi s'entêter, dans ces conditions? Pour préserver la crédibilité internationale du Canada, avancent certains éditorialistes et chroniqueurs. FDD rejette ce discours, qu'il attribue notamment à Denise Bombardier, Bernard Descôteaux et André Pratte, en parlant de «*la valeur diplomatique du sang qui coule.*»

D'autres journalistes du *Devoir* sont d'ailleurs pris à partie par le politologue. C'est le cas de Gil Courtemanche, qui écrivait en 2006 que notre intervention en Afghanistan «*relève de la générosité et de la solidarité*», et d'Alec Castonguay, qui «*a signé plusieurs papiers instructifs*» sur ce conflit, mais qui aurait «*aussi produit des textes des plus complaisants à l'égard de l'armée canadienne.*» Jean-Robert Sansfaçon est toutefois salué comme l'auteur du seul éditorial québécois proposant clairement un retrait des troupes. Mon ambivalence dans ce dossier, je le note sans fierté, me permet d'être épargné par le polémiste.

Effets déplorables

Cette guerre, donc, n'améliore en rien la situation afghane et a des effets déplorables au Canada. Elle justifierait, notamment, «*une militarisation tranquille.*» Elle draine des milliards de dollars d'argent public au profit des compagnies privées d'armement, elle impose une présence militaire dans l'espace public et autorise une propagande insidieuse. Alors que 70 % des Québécois s'opposent à cette guerre, Jean Charest lance aux militaires d'ici



FINBARR O'REILLY REUTERS

La guerre en Afghanistan draine des milliards de dollars au profit des compagnies privées d'armement, elle impose une présence militaire dans l'espace public et autorise une propagande insidieuse, affirme Francis Dupuis-Déri.

en partance pour l'Afghanistan qu'ils sont «*le bras agissant du pacifisme des Québécois.*» Alors que les soldats parquent dans les rues de Québec sous les hourras du maire Labeaume, les militants pacifistes qui les houspillent sont accusés d'être violents et sommés de se taire. Il ne faudrait pas, dit-on, cracher sur le courage de nos soldats. Or, réplique FDD, dont la sœur est une militaire, «*le courage n'est pas synonyme [...] de vérité ni de légitimité, et l'individu le plus courageux peut aussi être le plus injuste.*» Pour illustrer son point de vue, il cite un vétéran du Vietnam: «*Je le faisais bien, mais je ne faisais pas le bien.*»

Parce qu'on sait qu'il se réclame de l'anarchisme et qu'il s'oppose, par principe, à toute guerre étatique, on pouvait, au départ, avoir des doutes sur la position de FDD. Même une guerre juste (un concept qu'il conteste dans ce livre), pouvait-on se dire, ne trouverait pas grâce à ses yeux. L'enlèvement de l'OTAN en Afghanistan donne pourtant raison à ses doutes à l'égard de cette mission.

louisco@sympatico.ca



L'ARMÉE CANADIENNE N'EST PAS L'ARMÉE DU SALUT

Francis Dupuis-Déri

Lux

Montréal, 2010, 168 pages



Simonne Monet-Chartrand

COLLECTION ALAIN CHARTRAND

Simonne et Michel en photos

ALEXANDRE SHIELDS

Lorsqu'il bénit leur union, en février 1942, l'abbé Lionel Groulx dit de Michel Chartrand et Simone Monet qu'ils sont «*deux jeunes idéalistes dont les destins seront soudés à jamais.*» Il n'aurait pu mieux décrire ce couple devenu depuis une icône historique du Québec. C'est justement l'idée de les unir, cette fois dans un même ouvrage, qui a motivé l'écriture d'*Un couple engagé*, un livre tête-bêche où sont mis en relief leurs très nombreux engagements au fil des décennies.

«*C'est l'exemple unique au Québec d'un couple qui a agi parallèlement avec le même idéal, mais chacun à sa façon*», expliquait d'ailleurs récemment la coauteure et éditrice du livre, Andrée Yanacopoulo. L'idéal était effectivement commun: venir en aide aux exploités, aux déshérités et aux laissés-pour-compte de la société. Les moyens d'action, eux, seront souvent distincts — quoique les deux complices se soutiennent envers et contre tout, à chaque instant présents ensemble, ne fût-ce que par le cœur et la pensée.

Michel, d'abord, qui après avoir tenté la vie de moine trappiste deviendra organisateur politique et militant anti-censure. Mais, souligne-t-on dans ce parcours historique ponctué de multiples photographies inédites, «*il va peu à peu trouver sa véritable*



ARCHIVES CSN

Michel Chartrand en compagnie de Pierre Vadeboncoeur

voie en défendant, à l'occasion de la grève d'Asbestos, ce qu'il juge être les droits des travailleurs. Il se taillera dès lors une place dans le milieu syndical, et cette place ne cessera de s'accroître en influence, en savoir-faire et en autorité. Organisateur-né, il sait préparer les campagnes électorales des partis politiques qui partagent ses aspirations sociales. Orateur-né, il sait haranguer, stimuler, convaincre et, ce qui n'est pas le moindre des atouts, faire rire. Bref, il aura été ce qu'il est convenu d'appeler un authentique leader charismatique.

Certaines de ses envolées sont en effet toujours aussi percutantes, même lorsqu'entendues avec le recul des années. On n'a qu'à penser au rocambolesque «*Procès des cinq*» de février 1971, au cours duquel Chartrand

ne manque pas une occasion de tourner le juge Ouimet en bourrique, l'accusant d'être «*partial, incompétent, préjugé et influencé.*»

A cette époque, Simone s'est déjà faite amplement à l'idée de voir Michel aux mains des forces de l'ordre. Elle qui dit de son mari qu'il est «*généreux, franc, impatient, intraitable quant à ses principes. Un homme de paradoxe, avec des défauts et des qualités excessifs. Il n'a pas un caractère facile, mais au moins, on ne s'ennuie jamais avec lui.*»

Mme Monet Chartrand est elle-même dotée de convictions d'une force indéniable. Issue d'une famille bourgeoise, n'est-elle pas allée à l'encontre de la volonté de ses parents en épousant Michel? La veille de son mariage, le 16 février 1942, elle écrivait

d'ailleurs dans sa «*solemnelle déclaration d'amour*»: «*Je choisis d'être la compagne de Michel, de partager sa vie, en accord avec son idéal de justice sociale et politique.*»

Mais Simone Monet-Chartrand s'engage surtout en tant que pacifiste et féministe. Une érudite toujours tournée vers l'action. Au fil des ans, «*elle se dépensera sans compter, s'adressant à des groupes de jeunes, écrivant des textes pour la radio, animant des émissions, travaillant comme chercheuse, accordant des entrevues, donnant des conférences, participant à des tables rondes [...]*». Le tout en élevant sept enfants avec un époux souvent accaparé par ses actions politiques et syndicales.

Les coauteurs Paul Labonne et Andrée Yanacopoulo disent avoir écrit ce livre pour qu'on n'oublie pas leurs combats. On peut aussi souhaiter qu'ils servent de source d'inspiration aux générations montantes. D'autant que la force des convictions du couple Monet-Chartrand incarne véritablement le Québec dans ce qu'il a de plus riche.

Le Devoir

UN COUPLE ENGAGÉ

Andrée Yanacopoulo

et Paul Labonne

Éditions Point de Fuite

Montréal, 2010, 112 pages



La vieillesse à l'ère des clowns

Isabelle Daunais
Patrick Nicol
Charlotte Abramovitch
Marc Chevrier

L'Inconvénient no 40

Aussi dans ce numéro

Rachel Laverdure
David Dorais
Olivier Maillart
Geneviève Letarte

François Ricard
Lakis Proguidis
Gilles Marcotte
Réjean Beaudoin
Serge Bouchard

Disponible en kiosque et en librairie

www.inconvenient.ca